LES MITAINES

DE

L'AMI POULET

COMÉDIE EN DEUX ACTES

PAR

MM. E. CORMON ET MICHEL CARRÉ

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du VAUDEVILLE, le 28 novembre 1860.



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1861

Distribution de la pièce.

LÉON POULET....................	MM. Brindeau.
CLAUDE GÉRARD, son ami.........	Boisselot.
M. MATHIEU.....................	Nertann.
HECTOR, son neveu..............	Saint-Germain.
NICOLAS........................	Schaub.
CLÉMENCE.......................	Mmes Delphine Marquet.
LA TANTE GORJU.................	Guillemin.
PAULINE........................	Simon.
FRANÇOISE......................	Duplessy.

La scène est à Paris, au premier acte, et à Puteaux, au second.

Nota. — Le rôle de Léon Poulet appartient à l'emploi de premier comique, et celui de Mathieu, à l'emploi des Leclerc et des Bardou.

LES

MITAINES DE L'AMI POULET

ACTE PREMIER

Un salon chez Léon : porte au fond, portes latérales ; un guéridon ; un bureau ; ameublement bourgeois.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉMENCE seule, à la porte du fond et parlant à la cantonade.

Adieu ! ne rentre pas trop tard. (Elle referme la porte et vient prendre sa tapisserie.) J'ai bien peur de rester encore toute seule aujourd'hui. Depuis que mon mari s'est lancé dans les découvertes, dans les inventions il n'a plus un moment à me donner : le jour, il est absorbé par le travail, les démarches, les visites à faire ; le soir, il tombe de fatigue et s'endort le nez sur ses papiers... C'est bien agréable !

SCÈNE II.

CLÉMENCE, LÉON, puis FRANÇOISE.

LÉON, en dehors.

C'est bon !... c'est bon !... Ça peut arriver à tout le monde.

CLÉMENCE.

Tiens ! le voilà qui rentre.

LÉON, en dehors.

Encore une fois, cher ami, c'est un petit malheur ! (Entrant.) Quelle brute ! quel crétin ! quel idiot !

CLÉMENCE.

Ah ! mon Dieu !... Qu'est-ce qui t'arrive ?

LÉON.

C'est le concierge qui balayait l'escalier, et qui m'a couvert de poussière. Butor !... sauvage !... kabyle !... Tu es bien heureux d'être portier... sans quoi !...

CLÉMENCE.

Laisse donc!... Tu l'appelais ton ami!... un peu plus tu l'aurais remercié.

LÉON.

Veux-tu que je me fâche, que je me mette mal avec lui, pour qu'il garde mes lettres quinze jours, renvoie les gens que j'attends, et nous laisse à la porte quand il pleut? On ne connaît pas l'âme des portiers!

CLÉMENCE.

Une bonne leçon lui aurait appris à être plus attentif.

LÉON.

Voilà mes visites faites, mes affaires manquées!... Animal! (Appelant.) Françoise!... Fais-lui brosser mon paletot, je te prie. (Il ôte son paletot et le met sur une chaise, puis il entre à gauche.)

FRANÇOISE, ouvrant la porte du fond.

Qu'est-ce qu'il y a?

CLÉMENCE.

Tâchez donc de parler plus poliment, Françoise; vous avez un ton qui ne me convient pas.

FRANÇOISE.

J'ai le ton de tout le monde.

CLÉMENCE.

Prenez le paletot de monsieur et brossez-le.

FRANÇOISE, entre ses dents.

Encore de l'ouvrage! Je n'en finirai pas de déjeuner aujourd'hui... Où est la brosse? Je l'avais laissée sur la cheminée.

CLÉMENCE.

Eh bien, elle doit y être; regardez... (Françoise cherche sur la cheminée, remue avec humeur les objets qui s'y trouvent, et fait tomber une tasse qui se brise.) Mon Dieu, que cette fille est maladroite!

FRANÇOISE.

Mais, madame...

CLÉMENCE.

Taisez-vous!... C'est tous les jours la même chose!

LÉON, dans le cabinet.

Qu'est-ce donc?... Qu'y a-t-il?...

FRANÇOISE.

Voilà bien du bruit pour une méchante tasse de pacotille.

CLÉMENCE.

Si vous faisiez ce qu'on vous dit sans humeur, sans colère, cela n'arriverait pas.

LÉON, rentrant et passant les manches d'une veste de chambre.

Allons, allons, petite femme, calme-toi... Une tasse cassée, le dégât n'est pas grand; Françoise a raison.

CLÉMENCE.

Tu lui donnes raison?

LÉON.

ais non... mais non... je veux dire... (Avec douceur se tourvers Françoise.) Allez, Françoise, laissez-nous.

FRANÇOISE, haussant les épaules.

)uelle baraque! (Elle sort.)

SCÈNE III.

LEON, CLÉMENCE.

CLÉMENCE.

Tu l'entends?

LÉON.

C'est ta faute, aussi. Pourquoi laisses-tu traîner des tasses ır la cheminée?

CLÉMENCE.

Très-bien! tu aimes mieux gronder ta femme que de gronder ta bonne!

LÉON.

Ah! par exemple!.. Je ne te gronde pas; seulement, je passe ın peu sur les défauts de cette fille, dans la crainte d'être orcé de la renvoyer et de déplaire à M. Mathieu, qui nous l'a procurée.

CLÉMENCE.

Ah! l'aimable M. Mathieu! — Ne devais-tu pas aller le voir aujourd'hui à sa fabrique?

LÉON.

Sans doute. — Je comptais lui porter mon travail qui est fini de ce matin. A présent il serait trop tard pour le trouver, et, ma foi je vais en profiter pour revoir quelques calculs dont je ne suis pas très-sûr. (Embrassant sa femme sur le front.) Mauvaise tête! tu ne passes rien aux gens, toi.

CLÉMENCE.

Et toi, tu leur passes tout.

LÉON, gaiement.

Je passe tout... à ceux dont j'ai besoin, naturellement. — Allons, voyons, ne m'interromps pas. (Il se place à son bureau.)

CLÉMENCE, reprenant son ouvrage.

Je ne souffle plus mot.

LÉON.

Quarante... quarante-cinq... cinquante mètres cubes à diviser.. (On entend le bruit d'un piano, sur lequel on essaye de jouer l'air de la Favorite: « Allons dans une autre patrie. »)

CLÉMENCE.

Bon! Encore le piano de la voisine.

LÉON.

Cinquante à diviser.. non, je me trompe.. non, je disais bien... Sapristi!... que c'est embêtant la musique...

CLÉMENCE.

Et toujours le même air du matin au soir!

LÉON.

Elle finira par le savoir... et nous aussi. — Je disais donc... quarante mètres cubes...

CLÉMENCE, se levant.

Je me plaindrai au propriétaire, à la police... C'est insupportable!...

LÉON.

Y penses-tu? la femme d'un huissier! Une créature bavarde et méchante comme une peste!... Elle pourrait nous faire le plus grand tort.

CLÉMENCE.

Alors, à cause de sa méchanceté, il faut supporter sa musique sans rien dire?

LÉON.

Bien mieux! je lui en fais mon compliment chaque fois que nous nous rencontrons dans l'escalier.

CLÉMENCE.

Eh bien, à la première occasion, je lui ferai comprendre qu'elle nous fatigue et qu'elle nous assomme! (On sonne. Le piano cesse bientôt après.)

LÉON.

Tiens, voilà qu'on sonne. C'est peut-être une visite.

CLÉMENCE, allant se rasseoir.

A propos, et ton ami Claude, on ne le voit plus. Que devient-il donc?

LÉON, de même.

Il devient ce qu'il a toujours été, une espèce de braque, comme tous les artistes.

CLÉMENCE.

C'est un très-bon garçon, plein de cœur, et je serais bien surprise s'il ne devenait pas un grand peintre.

LÉON.

Oui, c'est aussi l'opinion de mademoiselle ma sœur.

CLÉMENCE.

Je crois qu'il nous néglige un peu, depuis qu'elle est partie pour Fécamp.

LÉON.

Ah! parbleu! c'est l'histoire de tous les amis; quand rien ne les attire chez nous... bonsoir! (Nouveau coup de sonnette.)

CLÉMENCE.

Voyez un peu si cette Françoise se dérangera!

LÉON.

Et notez qu'elle entend très-bien!

CLÉMENCE.

C'est par trop fort!... (Appelant.) Françoise!

LÉON, vivement.

Ne te fâche pas, je vais ouvrir moi-même. (Il se lève.)

FRANÇOISE, ouvrant la porte brusquement, et d'un ton de mauvaise humeur.

M. Claude Gérard ! (Elle sort.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CLAUDE, LÉON.

LÉON.

Ah ! te voilà, toi !

CLÉMENCE.

Justement, nous parlions de vous.

LÉON.

Qu'est-ce que tu viens faire ici, paresseux, abominable flâneur ?

CLAUDE.

C'est sur ce ton-là que vous chantiez mes louanges ?

CLÉMENCE.

Pas moi, je m'en défends.

LÉON.

Pourquoi ne t'a-t-on pas vu depuis six semaines ?

CLAUDE.

Parce que...

LÉON.

Parce que... parce que les beaux yeux qui vous plaisent ne sont plus ici.

CLAUDE.

Dame... il y a un peu de vrai.

LÉON.

Ah ! tu l'avoues, infâme !

CLAUDE.

Ne veux-tu pas que je vienne pour les tiens ou pour ceux de ta femme ?

LÉON.

Il ne manquerait plus que ça !

CLÉMENCE, lui tendant la main.

Moi, je ne vous querelle pas ; mais vous n'êtes pas gentil.

CLAUDE.

Avez-vous de ses nouvelles ?... Revient-elle bientôt ?

CLÉMENCE.

Nous n'en savons rien encore.

LÉON.

C'est ma tante qui décidera cela.

CLÉMENCE.

Mais, dans sa dernière lettre, Pauline nous chargeait de vous donner une bonne poignée de main.

CLAUDE.

Ah ! vous m'enchantez ! Maintenant, mes bons amis, je dois vous dire que je n'ai pas eu une minute à moi.

LÉON.

Oui, oui, nous la connaissons, celle-là.

CLAUDE.

Je vous assure que j'ai travaillé comme un nègre.

LÉON.

Toi?... Tu auras travaillé la pipe et le billard.

CLAUDE.

Ah çà, mais, je suis sur la sellette ici. Je n'ai jamais poussé une bille, et je ne fume que la cigarette.

LÉON.

Alors, qu'est-ce que tu as fait? Voyons!

CLAUDE.

J'ai terminé mon tableau pour l'exposition, et je viens vous annoncer qu'il a été admis.

LÉON.

Ah bah! tu as fait un tableau?

CLAUDE.

Il paraît.

CLÉMENCE, se levant.

Un paysage?

CLAUDE.

Ça ressemble assez à un paysage.

LÉON.

Une grande prairie bien verte, avec des moutons?

CLAUDE.

Avec des moutons. Seulement, les moutons sont à côté, dans le tableau d'un de mes amis.

LÉON.

Enfin, ta peinture a été admise. — Tu peux te vanter d'avoir eu de la chance.

CLÉMENCE.

De la chance, non, mais du talent. — Quand je te disais, moi, qu'il en avait, et beaucoup.

CLAUDE.

Tu en doutais donc?

LÉON.

Mais dame... tu comprends... Je te connais depuis si longtemps.

CLAUDE.

Alors tu es de ceux qui ne croient pas au talent des amis?

LÉON.

Non; mais pour que j'y croie, il faut qu'ils en aient beaucoup, sans quoi je soutiens que c'est un service leur rendre que de les avertir, de leur signaler leurs défauts. L'amitié en fait un devoir. Ainsi, mon cher, je t'en préviens, si ton tableau n'est pas bon, je ne prendrai pas de mitaines pour te le dire.

CLAUDE, riant.

Ah! merci, mon Dieu!

CLÉMENCE.

Je regrette que Pauline ne soit pas ici. Elle aurait été si heureuse!.. Et, dites-moi, l'exposition est-elle ouverte?

CLAUDE.

Depuis hier. Faites vite un bout de toilette, et je vous emmène.

CLÉMENCE.

Oh! quelle bonne idée!

LÉON.

Ah! ma foi, oui; je suis curieux de voir ton œuvre.

CLAUDE.

Moi aussi. — Je vous en indiquerai les beautés.

LÉON.

Nous reviendrons ensemble, et tu dîneras avec nous.

CLAUDE.

Ah diable! c'est que j'ai presque promis à des camarades.

LÉON.

Eh bien, tu te dégageras.

CLÉMENCE.

Nous causerons de Fécamp, de la tante Gorju, et un peu de Pauline.

LÉON.

Allons soit! Je vous donne dix minutes pour vous préparer. Est-ce assez?

CLÉMENCE.

Je mettrai les jupons doubles. (Elle sort.)

SCÈNE V.

CLAUDE, LÉON.

CLAUDE, prenant une chaise.

Ah çà, et toi, monsieur l'ingénieur civil, où en es-tu de tes travaux, de tes espérances?

LÉON.

Ça va, ça va très-bien, et je bénis chaque jour l'idée que j'ai eue de quitter Fécamp. Je n'aurais jamais trouvé à y utiliser mes connaissances; j'étais là comme dans un tombeau.

CLAUDE.

Enterré vif, à la fleur de l'âge!

LÉON.

Ajoute à cela ma tante Gorju, avec ses manies de veuve inconsolable.

CLAUDE.

Je l'ajoute en frémissant.

LÉON.

Depuis mon mariage, elle ne bougeait plus de chez nous; elle conseillait ma femme, gourmandait ma sœur et trouvait à redire à nos moindres actions. Il fallait sortir, rentrer, dor-

mir à ses heures, manger froid et boire chaud pour lui être agréable, et, chaque jour, écouter le récit, toujours nouveau pour elle de ses onze voyages à Terre-Neuve, avec mon oncle, le Jean-Bart de la pêche à la morue. Il y avait de quoi en devenir stupide.

CLAUDE.

A ta place, j'aurais signifié à ma respectable tante que je désirais être maître chez moi.

LÉON.

J'en mourais d'envie; mais quand on a une sœur à doter, quand il y a en perspective une succession de huit à dix mille livres de rentes...

CLAUDE.

Le chapitre des espérances.

LÉON.

On est bien forcé d'avoir des ménagements.

CLAUDE.

Ça ne devait pas te coûter beaucoup.

LÉON.

Au contraire, et la preuve, c'est que j'ai saisi le premier prétexte pour me sauver et recouvrer mon indépendance.

CLAUDE.

Oh! oh! pas tant que ça; car, au premier désir exprimé par la tante, tu as renvoyé ta sœur auprès d'elle pour lui tenir compagnie.

LÉON.

Et pour éviter qu'elle ne vînt nous relancer jusqu'ici.

CLAUDE.

Tu n'as guère ménagé ta sœur dans cette circonstance; la pauvre enfant avait le cœur gros en partant.

LÉON.

Enfin, à part ça, je ne subis l'influence de personne, je suis mon maître!

CLAUDE.

En es-tu bien sûr?

LÉON.

Ah! dame! il est certain que lorsqu'on a, comme nous, sa position à faire, on est toujours l'esclave de certaines circonstances.

CLAUDE.

Et de certaines gens. Je t'ai déjà vu à l'œuvre.

LÉON.

Ayant besoin de tout le monde, je tâche de rester bien avec tout le monde.

CLAUDE.

C'est un système comme un autre.

LÉON.

Je me heurte bien quelquefois à des ridicules, à des travers insupportables; je vois et j'entends, par-ci, par-là, des choses

qui m'auraient fait bondir... jadis! Mais, aujourd'hui, je ferme les yeux, je fais la sourde oreille pour ne pas me créer de dangereuses inimitiés. Seulement, le soir, quand nous sommes seuls, quand la porte est close et que la bonne est couchée, je prends ma revanche, et je te prie de croire que je ne ménage pas les sots et les imbéciles que j'ai pu saluer dans la journée!... Je les abîme!... à huis clos, c'est vrai, mais je les abîme! je les éreinte!

CLAUDE.

Ça te relève à tes propres yeux! Tu dois réussir.

LÉON.

Mon cher, je touche au but. J'ai fait dernièrement une connaissance superbe, un monsieur Mathieu, riche à millions, et qui possède, à Puteaux, une immense fabrique de noir animal.

CLAUDE.

Attends donc! N'a-t-il pas aussi un neveu?

LÉON.

Oui.

CLAUDE.

Un petit monsieur, avec un petit chapeau, un petit habit et une petite canne?

LÉON.

C'est ça même.

CLAUDE.

Un de ces jeunes gandins comme on en rencontre partout jugeant, pérorant, discutant à tort et à travers; fumant des cigares plus gros qu'eux, et regardant les femmes sous le nez... Je me suis trouvé une fois ou deux avec ce gaillard-là; je l'ai en exécration.

LÉON.

Ah! bien... Mon cher, je te prierai, si par hasard tu le rencontrais ici, de t'abstenir...

CLAUDE.

De toute manifestation politique... à son égard, sois tranquille.

LÉON.

Son oncle peut faire ma fortune. Il nous a pris en affection, vient nous voir assez souvent, et, quoi que ce soit une espèce de bête brute...

CLAUDE.

Tu l'accueilles le sourire sur les lèvres.

LÉON.

Naturellement, et tout cela dans le seul but de mieux tenir mon homme. J'ai fait sur sa fabrique un grand travail, et, si je parviens à le lui faire entendre et comprendre, ma foi! je ne serais pas étonné qu'il me prît un jour ou l'autre pour son associé.

CLAUDE.

Eh bien, mon cher, c'est très-habile ce que tu fais là. Tu es un homme fort, et tu arriveras.

LÉON.

Je l'espère bien.

SCÈNE VI.

LES MÊMES CLÉMENCE, en toilette.

CLÉMENCE.

Me voilà. Suis-je assez belle pour vous faire honneur?

CLAUDE.

Trop belle cent fois; c'est vous que l'on regardera et non pas mon tableau.

CLÉMENCE.

Je me vengerai de votre madrigal en vous critiquant sans pitié. (A Léon.) Allons, mon ami, partons.

LÉON, s'arrêtant.

Ah! mon Dieu!

CLAUDE.

Quoi donc?

LÉON.

J'y pense maintenant. C'est aujourd'hui samedi, n'est-ce pas?

CLAUDE.

Dans tout l'empire.

LÉON.

C'est justement son jour.

CLAUDE.

Le jour de qui?

LÉON.

De M. Mathieu.

CLAUDE.

Comment!... il a un jour ce monsieur?

LÉON.

Il vient tous les samedis à Paris pour ses affaires, et, comme il a une heure à perdre dans notre quartier, généralement il nous la consacre.

CLÉMENCE.

Quand il pleut.

CLAUDE.

Diable! sauvons-nous vite pendant qu'il y a un rayon de soleil. (Coup de sonnette.)

LÉON.

Il n'est plus temps. Je parie que c'est lui! (Entr'ouvrant la porte du fond.) Justement! L'oncle et le neveu.

CLAUDE.

Que le diable les emporte!

CLÉMENCE.

Nous nous excuserons... nous dirons que nous sommes attendus.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, M. MATHIEU, HECTOR, FRANÇOISE.

FRANÇOISE, en dehors.

Entrez... entrez! monsieur y est et madame aussi. (Elle ouvre la porte.)

MATHIEU, s'arrêtant au fond.

Cette bonne Françoise!... ça me fait plaisir de la voir!

FRANÇOISE.

Vous êtes bien bon, monsieur Mathieu.

MATHIEU.

Es-tu bien ici? Y a-t-on des égards pour toi?

FRANÇOISE.

Dame... il n'y a trop rien à dire.

MATHIEU, lui tapant sur la joue.

Allons, c'est bien! (Entrant.) Monsieur Poulet, je vous salue, ainsi que madame et la compagnie.

HECTOR.

Madame... (Clémence lui rend son salut.)

MATHIEU.

Je ne vous dérange pas?

LÉON, avec empressement.

Au contraire, cher monsieur, nous sommes toujours ravis de vous voir, ainsi que monsieur Hector.

HECTOR.

J'ai pris la liberté d'accompagner mon oncle dans l'espoir de présenter mes hommages à madame.

MATHIEU.

Le gaillard!... il est toujours pressé quand il y a quelque part une jolie femme. Ah çà! mais, on dirait que vous alliez sortir.

CLÉMENCE.

En effet, nous avions formé le projet de...

LÉON.

Mais nous y avons renoncé.

CLAUDE, à part.

Bon!

LÉON.

Le temps menace... Ce sera pour une autrefois.

MATHIEU.

Tant pis pour vous si vous faites des façons.

LÉON, bas à Clémence.

Ote donc ton mantelet.

CLAUDE, à part.

L'imbécile qui les retient!

LÉON.

Françoise!... un fauteuil!... Prenez donc la canne... le chapeau de monsieur Mathieu. (A part, à Clémence.) Mais ôte donc ton mantelet! (Passant vers Claude.) Il nous en aurait voulu à mort de le congédier.

MATHIEU, se jetant dans un fauteuil.

Ouf!... Il fait une rude chaleur aujourd'hui!

LÉON.

Clémence... si tu offrais à ces messieurs...

HECTOR.

Je vous rends grâce, je n'accepterai rien.

MATHIEU.

Eh bien, moi, je n'y vais pas par quatre chemins. J'accepte... un peu de cognac, c'est tonique; c'est recommandé par les médecins.

LÉON.

Vite... Françoise!

FRANÇOISE.

Oui, monsieur. (Elle sort, et rapporte presque aussitôt le porte-liqueurs.

MATHIEU, montrant son neveu.

Ce drôle-là m'a fait venir de Puteaux en tilbury par un soleil à foudre des têtes de clous, comme on dit.

CLÉMENCE.

C'est monsieur qui conduisait, sans doute?

MATHIEU.

Parbleu! Il n'est bon qu'à faire le milord dans mes voitures et à caracoler sur mes chevaux.

LÉON.

Tout Paris sait que vous en avez de magnifiques, et que monsieur Hector les monte avec une élégance, une hardiesse...

MATHIEU.

Au premier jour il se fera casser la tête; mais, pour ce qu'elle vaut, la perte ne sera pas grande.

HECTOR.

Mon oncle est d'une gaieté charmante!

MATHIEU, désignant Claude.

Monsieur est un de vos camarades? Mécanicien... chimiste?

LÉON.

Mon ami est peintre.

MATHIEU.

En bâtiment?

LÉON.

Peintre d'histoire.

MATHIEU.

Oui... oui... artiste! Mais, dame! ça peut être bon aussi. Moi, d'abord, j'estime tous les métiers, quand on y fait son affaire.

CLÉMENCE.

Monsieur à un fort beau tableau à l'exposition.

HECTOR, ricanant.

Ah! ah! l'exposition! J'y ai passé trois quarts d'heure, hier : c'est triste!

CLAUDE.

Qu'est-ce qui est triste?

HECTOR.

La peinture moderne, monsieur, la peinture moderne! Les grands maîtres sont morts, l'art s'en va!

CLAUDE.

Il doit être loin depuis qu'on le dit.

CLÉMENCE, bas.

Il devrait bien en faire autant.

HECTOR.

C'est une chose pénible à constater, mais nous manquons tout à fait d'artistes hors ligne. Du talent, beaucoup de talent; pas de génie, pas de génie!

LÉON.

Oh! c'est bien vrai!

HECTOR.

J'adore la peinture, moi, et je crois m'y connaître; j'assiste à toutes les ventes. Eh bien, je déclare qu'il faut être Raphaël ou Michel-Ange pour oser tenir une palette. D'ailleurs, à quoi bon? Nous avons maintenant la photographie. La photographie suffit aux besoins du siècle; c'est net, c'est rapide, c'est positif, et le résultat est le même.

CLAUDE, à part.

Quel âne!

LÉON, le poussant.

Tais-toi donc!

MATHIEU, prenant le petit verre que Françoise à rempli et qu'elle lui présente.

Merci, Françoise!

FRANÇOISE.

A votre service, monsieur Mathieu! (Elle sort.)

MATHIEU.

Êtes-vous contents de cette fille-là?

LÉON.

Enchantés.

CLÉMENCE.

Elle n'est pas toujours très-polie; elle casse beaucoup.

LÉON.

Mais à cela près, c'est un vrai cadeau que vous nous avez fait.

MATHIEU.

Votre cognac n'en est pas un... vous avez été volé... Je vous donnerai mon marchand.

LÉON.

Je vous serai obligé! (A part, à Claude.) Hein! c'est un bon type!

CLAUDE.

Oui, et toi aussi.

MATHIEU.

Ah çà! mon brave, j'ai une petite heure à perdre, si vous voulez que nous causions de votre travail?

LÉON.

Comment donc! avec plaisir... L'ami Claude nous pardonnera.

CLAUDE, un peu piqué.

Parbleu! ne te gêne pas. Les affaires avant les amis, c'est trop juste!

LÉON.

Nous te rejoindrons là-bas; et, en tout cas, à six heures ici pour dîner.

CLÉMENCE, ôtant son chapeau.

Allons, il faut se résigner.

CLAUDE, qui a repris le sien.

Adieu! A tantôt! (A Hector.) Monsieur, quand vous voudrez vous faire photographier à cheval... je vous recommanderai à un de mes amis... il fait très-bien les bêtes.

HECTOR.

Plaît-il?

CLAUDE.

Je vous salue! (Il sort.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, moins CLAUDE.

MATHIEU.

Il me va, ce jeune homme!

LÉON.

Oui, c'est un assez bon diable!

CLÉMENCE.

Il a de l'esprit et beaucoup de talent.

HECTOR.

Vous l'appelez?

CLÉMENCE.

Claude Gérard.

HECTOR.

Il est parfaitement inconnu.

CLÉMENCE.

Il ne le sera pas toujours. J'ai là un album qu'il a rempli de choses ravissantes.

HECTOR.

Vous m'étonnez!

LÉON.

Eh bien, Clémence, montre donc tout cela à monsieur Hector, pendant que nous allons causer affaires.

CLÉMENCE.

Je crains que cela n'intéresse pas beaucoup monsieur.

HECTOR.

Au contraire, madame, je serai charmé... (A part.) d'échapper à l'œil du mari.

LÉON, bas à Clémence.

Occupe-le... tâche qu'il ne nous interrompe pas. (Il prend ses papiers)

CLÉMENCE, bas.

Une jolie commission que tu me donnes là! (A Hector.) Je suis à vous, monsieur, dans un instant. (Elle entre dans sa chambre.)

MATHIEU, à Léon.

Venez vous mettre ici, vous, et donnez-moi un cigare... Ça n'incommode pas madame?

LÉON, lui présentant la boîte.

Du tout, du tout, ne faites pas attention.

MATHIEU.

Voyons un peu ce dont vous êtes capable... C'est là votre travail?

LÉON.

J'espère qu'il aura votre approbation; et, protégé par vous...

MATHIEU.

Protégé... protégé... C'est leur refrain à tous. Les hommes d'aujourd'hui ont besoin de lisières. Moi, qui vous parle, monsieur, personne ne m'a protégé. Je sors du ruisseau, comme on dit, et je m'en vante. Quand je vins à Paris je n'avais par trente sous en poche, monsieur, et au jour d'aujourd'hui je suis millionnaire. J'ai fait mon affaire tout seul, monsieur.

LÉON, avec admiration.

Tout seul!

MATHIEU.

Il n'y a que les sots qui comptent sur l'appui d'autrui.

LÉON.

Ah!

MATHIEU.

Je ne dis pas ça pour vous, bien entendu. Allons, voyons ce que ça chante ce griffonnage-là.

HECTOR, à part.

Ah çà! mais elle ne revient pas.

LÉON.

Il s'agit d'un mémoire...

MATHIEU.

Vous ne fumez pas?

LÉON.

Non, merci.

MATHIEU.

Vous avez tort. Il y a des gens qui prétendent que le tabac abrutit; moi, monsieur, je dis qu'il éveille les idées.

LÉON.

J'ai cherché à établir dans ce mémoire...

MATHIEU.

Ce polisson d'Hector m'a fait déjeuner au café anglais... les truffes sous la serviette, le bordeaux Laffitte... (A Hector.) Tu es bien heureux d'avoir un oncle, toi! un oncle qui a fait son affaire! (A Léon.) Tout seul, monsieur, tout seul.

HECTOR.

Fumez, fumez, mon oncle, ne vous occupez pas de moi. (Clémence reparaît.) Ah! enfin! (Ils vont s'asseoir au fond. — Clémence lui donne l'album.)

LÉON.

Ce mémoire a pour objet...

MATHIEU, l'interrompant, et l'attirant à lui pour lui parler à l'oreille.

Si je n'y prenais garde, ce gaillard-là me mettrait sur la paille. Ça fait des festins de Balthazar; ça promène des danseuses dans mes équipages; on dit même qu'il y en a une... (Il lui parle bas, et Léon l'écoute d'un air résigné.)

HECTOR, à Clémence.

Je suis sûr que votre mari ne vous mène jamais à l'Opéra.

CLÉMENCE.

Il est si occupé!

HECTOR.

Permettez-moi de vous offrir ma loge, vous trouverez bien des amis pour vous y accompagner, et ce sera pour moi une nouvelle occasion de vous voir...

CLÉMENCE.

Que dites-vous de ce paysage?

HECTOR.

Nous causerons des projets de M. Poulet. Je le recommanderai à mon oncle. Il fait tout ce que je veux.

CLÉMENCE.

Et cette marine, voyez donc?

MATHIEU.

Oui, monsieur, c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire;

il a mangé pour elle plus de cinquante mille francs. Il se fie sur ce que je suis garçon; mais, qu'il y prenne garde!... Je n'ai que cinquante-quatre ans, monsieur, et je suis vert comme un chêne!... Allez, maintenant, je vous écoute. (Il s'étale dans son fauteuil.)

LÉON, à part.

Enfin! (Lisant.) « Nouveau procédé pour neutraliser les gaz délétères provenant des usines et fabriques. . (Le piano de la voisine se fait entendre et joue le même air qu'au commencement.) Allons bon!... encore cet infernal piano!

MATHIEU.

Ah! ah! on pianote ici!... Il y a des gens qui n'aiment pas la musique; moi, monsieur, je prétends qu'elle adoucit les mœurs. A Puteaux, je paye des orgues de barbarie pour jouer pendant mes repas. (Chantonnant.) Ta ra ta ta ta ta! Je connais encore cet air-là... Allez... allez toujours, je vous porte attention.

LÉON, avec une sorte de colère.

Mon procédé consiste dans un nouveau genre de four.

MATHIEU.

Un four... bon... je sais ce que c'est...

LÉON.

Un four électrique... c'est-à-dire destiné à être entretenu au moyen d'une pile.

MATHIEU, chantonnant.

Ta ra ta ta ta!... une pile... bon!...

LÉON, cherchant à couvrir le bruit du piano.

Qui remplacerait le charbon de terre et permettrait... en employant les gaz comme combustible... d'opérer une immense économie... (A part.) Va... donc... va... donc... dans une autre patrie!... Je ne sais plus ce que je dis! (Haut.) J'entre ici dans quelques explications scientifiques indispensables pour bien saisir... (Il regarde Mathieu qui laisse tomber son cigare.) Pour bien saisir le point de départ... de départ. (Mathieu ronfle.) Le voilà parti! Il dort. (Il le regarde avec découragement.)

HECTOR, bas, à Clémence.

Et si vous consentiez à venir quelquefois à la campagne, chez mon oncle, il y a un parc superbe, au bord de la rivière, nous ferions en bateau des promenades sentimentales... (Il va pour lui prendre la main.)

CLÉMENCE, se levant.

Monsieur!...

LÉON, se retournant.

Hein!... quoi donc? (A part.) Fichtre!... je crois que le neveu ne dormait pas.

HECTOR, avec assurance.

Eh bien ?... où en êtes-vous?

LÉON.

Monsieur votre oncle repose.

HECTOR.

Ah bah! (Il éclate de rire.)

CLÉMENCE, bas.

Et tu ne l'as pas réveillé?

LÉON.

A moins d'avoir la trompette du jugement dernier... Qu'est-ce que t'a dit le neveu?

CLÉMENCE.

Nous causions peinture...

LÉON, rassuré.

Ah! c'est différent!

CLÉMENCE, à part.

Pauvre homme... je ne veux pas le tourmenter; mais qu'il ne me parle plus de causer avec ce monsieur.

HECTOR, à part.

Charmante petite femme!

LÉON, regardant Mathieu.

Dort-il bien!..... (Levant le poing sur Mathieu pendant qu'Hector se détourne et regarde Clémence.) Crétin, va!... il me prend des envies...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, FRANÇOISE, puis PAULINE, puis LA TANTE GORJU.

FRANÇOISE, accourant.

Monsieur! monsieur! voilà votre sœur.

MATHIEU, à moitié endormi.

Hein! ma sœur?... je n'ai pas de sœur.

LÉON.

Qu'est-ce que vous me dites?... ma sœur Pauline!... où est-elle?

FRANÇOISE.

En bas, dans un fiacre avec une vieille dame.

LÉON.

Ah! mon Dieu! (Il court au fond.)

HECTOR.

Mon oncle, réveillez-vous donc.

MATHIEU.

Comment!... comment!... je ne dormais pas... j'ai fort bien entendu madame qui pianotait.

LÉON, à Clémence.

C'est elle... c'est la tante Gorju!

CLÉMENCE.

Il ne manquait plus que ça.

PAULINE, au fond, se jetant dans les bras de Léon.

Mon frère! (Elle l'embrasse; puis elle court à Clémence.) Ma chère

Clémence! que je suis heureuse de vous voir! (Elle s'arrête et salue Hector et Mathieu.)

MATHIEU, à part.

Jolie personne!

LA TANTE GORJU, au fond, à la cantonade.

Allons, Nicolas, les cartons, les paquets, ne va rien oublier à fond de cale.

MATHIEU.

Eh! mais!... Cette voix ne m'est point étrangère.

LA TANTE GORJU, entrant.

Où sont-ils ces chers enfants! (Poussant une exclamation.) Ah! que vois-je, monsieur Mathieu!

MATHIEU.

Madame, je vous présente mes civilités.

LÉON.

Comment!... vous vous connaissez?

MATHIEU.

J'eus l'honneur de voir madame l'an dernier à Fécamp, aux bains de mer, où j'étais allé pour acheter des houilles du Nord.

LA TANTE GORJU.

Et la santé?... De plus en plus florissante?... C'est comme moi... je navigue toujours vent en poupe au grand désespoir des médecins et des apothicaires. (Riant.) Ah! ah! ah!... Mais voyez donc comme on se retrouve.

MATHIEU.

J'ignorais absolument que vos neveux eussent une tante.

LA TANTE GORJU.

Ah! ça ne m'étonne pas. Je connais les parents! On croit qu'ils se font honneur de vous; eh bien! non!

MATHIEU, désignant Pauline.

Mademoiselle votre nièce... dont vous m'aviez parlé si souvent? (Pauline salue.) Mademoiselle, je vous présente mon hommage. (A part.) Belle personne tout à fait.

HECTOR.

Pas mal... pas mal!... (A part.) Mais j'aime mieux l'autre.

MATHIEU.

Pensez-vous séjourner quelque temps à Paris?

LA TANTE GORJU.

Quelque temps! Tout l'été!

CLÉMENCE, à part.

Nous voilà bien! (Léon la pousse.)

LA TANTE GORJU.

Et je compte sur vous, je vous en préviens, pour organiser un whist et un petit thé, sans façon, deux ou trois fois la semaine.

MATHIEU.

Ça me va... j'amènerai mon neveu.

LA TANTE GORJU, faisant la révérence.

Enchantée, monsieur, de faire votre connaissance!

HECTOR, à part.

A merveille! me voilà implanté dans la maison.

MATHIEU.

Allons, Hector, en route; ne gênons pas les épanchements de famille. A l'avantage donc, chère dame!

LA TANTE GORJU.

Et à bientôt! (Saluant Hector qui s'incline.) Monsieur!

MATHIEU, à Léon.

Au revoir, Poulet; j'ai parfaitement compris votre procédé, un four, une pile électrique... nous en recauserons. (Il sort avec Hector et suivi jusqu'au fond par la tante Gorju qui se confond en salutations.)

SCÈNE X.

LA TANTE GORJU, PAULINE, LÉON, CLÉMENCE, puis FRANÇOISE et NICOLAS.

LA TANTE GORJU.

Ah! quel aimable homme, distingué, spirituel!... Superbe connaissance pour vous!

PAULINE, bas à Clémence.

Et M. Claude?

CLÉMENCE, de même.

Il a un tableau au salon; il va venir, nous l'attendons pour dîner.

LA TANTE GORJU, s'asseyant.

Ah çà, mes petits amis, vous ne comptiez pas sur moi. Je tombe chez vous comme un coup de vent, pas vrai?

LÉON.

C'est une agréable surprise que vous nous faites, bonne tante.

LA TANTE GORJU.

Agréable ou non, il n'y a pas à choisir.

CLÉMENCE.

Si seulement vous nous aviez prévenus, nous aurions eu le temps de préparer...

LA TANTE GORJU.

Un bon prétexte pour m'engager à rester chez moi. Je connais les parents.

LÉON.

Ah! ma tante...

LA TANTE GORJU.

D'ailleurs ça m'a pris hier au soir, comme une bourrasque. Vous comprenez? Lorsqu'on a fait onze voyages à Terre-Neuve, on n'est pas embarrassée pour lever l'ancre. Ce matin donc j'ai dit à Pauline : «Si nous mettions le cap sur Paris?»

PAULINE.

Moi d'abord, je ne demandais pas mieux.

LA TANTE GORJU.

Une fois décidées, nous n'avons pas été longues à appareiller. A dix heures, nous quittions Fécamp vent arrière; à trois heures nous abordions et me voilà!... Et tant pis si je vous gêne. Tiens, il faut bien se gêner un peu pour sa famille,

FRANÇOISE, rentrant chargée de cartons et de paquets, et suivie par Nicolas qui porte une malle sur une épaule et une autre à la main.

En voilà des bagages! Où va-t-on loger tout ça?

LA TANTE GORJU.

Où tu voudras, ma fille, ce n'est pas mon affaire!

LÉON.

Est-ce que ce grand gaillard est venu avec vous?

LA TANTE GORJU.

Certainement, C'est Nicolas, mon filleul, dont j'ai fait mon jardinier: un nigaud qui n'a jamais vu Paris, et qui serait mort d'ennui là-bas si je l'avais laissé seul.

NICOLAS.

Serviteur, monsieur Léon; vous ne me remettez point, monsieur Léon? Le fieu à la Pascale; même que j'ons fait not' première communion ensemble. Le p'tit Nicolas, quoi!

LÉON.

Ah! très-bien! (A part.) Il a poussé le petit Nicolas.

LA TANTE GORJU.

Voyons, mes amis, arrangeons-nous. De quoi se compose votre logement? Vous avez ce salon?

CLÉMENCE.

Dont mon mari fait son cabinet de travail.

LA TANTE GORJU.

Par là, une chambre à coucher.

CLÉMENCE.

C'est la nôtre...

LA TANTE GORJU.

De ce côté?...

PAULINE.

C'est la mienne.

LA TANTE GORJU.

Par ici?

LÉON.

La salle à manger.

FRANÇOISE.

Et un trou de cuisine.

LA TANTE GORJU.

Eh bien... c'est tout ce qu'il faut. Je prends la grande chambre; un matelas le soir dans la cuisine, et voilà Nicolas casé. — Quant à vous en mettant le piano devant la fenêtre, le bureau devant la cheminée, il me semble que vous serez fort bien ici.

LÉON, se grattant l'oreille.

Oui... oui... oui...

CLÉMENCE.

Mais, ma tante...

LA TANTE GORJU.

Mais, ma nièce, si tu crois qu'on a de la famille uniquement pour son plaisir, tu te trompes. Je suis votre tante, et j'use de mon droit. Vous userez bien du vôtre quand il faudra hériter de mes rentes et de ma maison.

LÉON.

Oh! ma tante!

LA TANTE GORJU.

Je connais les parents!

FRANÇOISE, à part.

Ce n'est plus une maison. Ça devient une auberge.

LA TANTE GORJU.

Nicolas, va te rafraîchir, mon garçon. La bonne, vous aurez soin de lui, je vous le recommande; il est si bête, qu'il se laisserait manquer de tout.

FRANÇOISE, brusquement.

Allons, venez.

NICOLAS.

N'êtes-vous point Normande?

FRANÇOISE.

J'en serais bien fâchée. Je suis Lorraine.

NICOLAS.

C'est de belles femmes, les Lorraines. (Il sort avec Françoise.)

LA TANTE GORJU.

Pauline, défais le sac de nuit. Léon, pour mon arrivée, tu nous régales ce soir du Cirque-Olympique.

LÉON.

Pardon, c'est que...

LA TANTE GORJU.

Je payerai la voiture pour revenir.

LÉON.

Oh! ce n'est pas la voiture.

LA TANTE GORJU.

Mais avant tout, il faut dîner. Je n'ai encore pris que mon café à Fécamp, un bouillon à Rouen, et une tranche de pâté à Vernon. Je meurs de faim.

CLÉMENCE.

Je vais dire à Françoise de se hâter.

LA TANTE GORJU.

Non, non. Vous ne m'attendiez pas; je me défie de votre dîner. (A Léon.) Tu vas nous mener au Palais-Royal, aux Frères-Provençaux.

LÉON, résigné.

Oui, ma tante.

LA TANTE GORJU.

Je payerai la voiture pour aller.

LÉON.

Oh ! ce n'est pas la voiture.

CLÉMENCE.

Mais nous attendons un ami à dîner.

PAULINE.

M. Claude Gérard, ce jeune peintre dont je vous ai parlé.

LA TANTE GORJU.

Trop souvent !... Raison de plus. Ce monsieur ne me revient pas. Léon se chargera de le congédier. Clémence, viens m'aider à passer une robe et à mettre mon chapeau. (Elle entre à gauche.)

CLÉMENCE.

Mais, mon ami, tu as engagé Claude.

PAULINE.

Tu ne peux pas le renvoyer.

CLÉMENCE.

C'est à toi de le dire.

PAULINE.

C'est à toi de te prononcer.

LA TANTE GORJU, dans la coulisse.

Clémence, viens donc ! (Clémence entre à gauche.)

CLAUDE, en dehors.

C'est bon !... je n'ai pas besoin qu'on m'annonce.

LÉON, à part.

Saperlotte !... Comment me tirer de là ?

SCÈNE XI

CLAUDE, PAULINE, LÉON.

CLAUDE, entrant.

Mon ami, je suis placé dans le salon d'honneur, et mon tableau a fait une sensation !... Que vois-je ?... Pauline !

LÉON.

Chut !... Tais-toi donc !

CLAUDE.

Hein ? quoi ?... Qu'y a-t-il ?

PAULINE.

Je viens d'arriver avec ma tante.

LÉON.

La tante Gorju.

CLAUDE.

Quelle bonne idée tu as eue de m'engager à dîner !

LÉON.

Oui, joliment ! Ça me met dans un drôle d'embarras !

CLAUDE.

Comment?

LÉON.

Ma tante qui s'est mis en tête d'aller dîner au Palais-Royal.

CLAUDE.

Ah!

PAULINE.

Je pense, petit frère, que tu n'y consentiras pas.

LÉON.

Eh! que diable veux-tu que je fasse? Que je me mette ma tante de mauvaise humeur, que je me fâche avec elle? Tu comprends, cher ami, que je ne peux pas refuser à ma tante...

PAULINE.

J'aurais bien refusé, moi.

LÉON.

D'un autre côté, je n'ose t'engager à venir avec nous. Tu ne t'amuserais guère.

CLAUDE, très-contrarié.

Mais, dame... j'en serai quitte pour dîner ailleurs.

LÉON.

Nous remettrons la partie à un autre jour.

CLAUDE.

Seulement, je te ferai remarquer que c'est la seconde fois depuis ce matin que nous remettons à un autre jour...

PAULINE.

C'est bien agréable!

CLAUDE.

On ménage la tante... mais les amis, à quoi bon? On n'hérite pas des amis!

LA TANTE GORJU, dans la coulisse.

Pauline, dépêche-toi de mettre ton chapeau! Léon, fais demander un fiacre.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, CLÉMENCE, puis LA TANTE GORJU.

CLÉMENCE.

Mon ami, c'est insupportable; ta tante a déjà tout bouleversé dans ma chambre.

PAULINE.

Et mon frère est décidé, nous dînons au Palais-Royal.

CLÉMENCE, à Léon.

Ah! tu es gentil!

PAULINE.

Tu es aimable!

LÉON.

Bon! ça me promet de l'agrément.

LA TANTE GORJU, en grande toilette.

Partons-nous?

CLAUDE, à part.

Oh! la! la! quelle toilette!

LA TANTE GORJU.

Quel est ce monsieur?

LÉON.

C'est... mon ami.

LA TANTE GORJU.

Le petit rapin? J'espère bien qu'il ne va pas naviguer avec nous..

LÉON.

Non, non, c'est arrangé.

LA TANTE GORJU.

En ce cas, partons!... Monsieur, je vous salue!

PAULINE.

Au revoir, monsieur Claude!

CLÉMENCE, lui tendant la main.

Au revoir!

LA TANTE GORJU.

Eh bien, Léon, tu me laisses là en panne?

LÉON.

Je suis à vous, ma tante. (A Claude.) Tu ne m'en veux pas?

CLAUDE.

Au contraire! je t'admire! (On entend de nouveau le piano de la voisine. La tante entraîne Léon. Clémence et Pauline les suivent. Claude prend son chapeau et sort. — La toile tombe.)

ACTE DEUXIÈME

Un salon a la campagne. — Porte au fond donnant sur un jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

HECTOR, FRANÇOISE.

HECTOR, entr'ouvrant la porte du fond, et à Françoise qui vient de la droite.

St! Françoise!

FRANÇOISE.

Vous êtes encore là?

HECTOR.

Eh bien, qu'est-ce que ta jolie maîtresse a dit de mon bouquet?

FRANÇOISE.

Elle l'a trouvé charmant; les roses surtout sont magnifiques. Elles viennent des serres de votre oncle, n'est-ce pas? Je les ai reconnues.

HECTOR.

Et le billet que j'avais glissé au milieu, l'a-t-elle trouvé? l'a-t-elle lu?

FRANÇOISE, scandalisée.

Il y avait un billet pour madame! Ah! par exemple, si je l'avais vu!

HECTOR.

Un billet d'affaires, un billet qui concerne le mari et l'emploi que je lui destine.

FRANÇOISE.

C'est différent. Quand j'ai quitté madame, elle était en train de le lire.

HECTOR.

Ah! tu l'avais donc vu?

FRANÇOISE.

Chut! J'entends du monde dans le jardin, c'est peut-être monsieur qui rentre.

HECTOR.

Je me sauve par la petite porte. (Il l'embrasse.)

FRANÇOISE.

Eh bien, qu'est-ce que vous faites donc?

HECTOR.

Je te remercie de la peine. (Il sort.)

FRANÇOISE.

Ces petits jeunes gens!... Est-ce assez immoral! (Se tournant du côté du jardin.) Mais qui donc rôdait par là, près de l'espalier? Ah! bon! c'est M. Nicolas! (Appelant.) Eh! grand escogriffe, venez donc un peu par ici que je vous parle!

SCÈNE II.

NICOLAS, FRANÇOISE, puis LÉON, venant aussi du jardin, et se glissant en scène, derrière Nicolas.

NICOLAS, tenant une main derrière son dos.

Comment que ça va, ce matin, la petite Lorraine?

FRANÇOISE.

Qu'est-ce que vous cachez donc derrière votre dos? (Tournant autour de lui et lui prenant la main.) Ah! je vous y prends à manger les pêches! (Léon paraît.)

NICOLAS.

Je ne mange que celles qui sont mûres.

FRANÇOISE.

Ah! pardine! je pense bien que vous ne les choisissez pas

vertes. Et monsieur qui les compte tous les jours et qui accuse les voisins.

NICOLAS.

Je lui ai dit que c'était le mulot qui les croquait.

LÉON, au fond.

Voleur !

NICOLAS.

En voulez-vous une, mam'selle Françoise ?

FRANÇOISE, s'asseyant sur un fauteuil, tandis que Nicolas s'assied sur l'autre.

C'est une bonne idée que la tante a eue de venir à Puteaux. Nous étions si mal à Paris !

NICOLAS.

Ici on a ses aises.

FRANÇOISE.

Les maîtres ne sont pas toute la journée sur votre dos.

NICOLAS.

Et puis on mange bien, le vin est bon.

FRANÇOISE.

Le bordeaux du bourgeois, n'est-ce pas ? Vous le préférez à celui du cabaret ?

NICOLAS.

Il ne me déplaît point.

LÉON, à part.

Ivrogne ! (Il vient à petits pas se placer derrière les deux fauteuils.)

FRANÇOISE.

Gare à vous si monsieur vous attrape à visiter le caveau sans permission.

NICOLAS.

C'est point lui qui m' fait peur. S'il me disait queuque chose, je me plaindrions à la tante Gorju.

FRANÇOISE.

C'est comme moi ; on me ménage à cause de M. Mathieu. La petite dame gronde bien encore un peu par-ci, par-là, mais le mari...

NICOLAS, riant.

Ah ! oh ! le mari !...

FRANÇOISE.

Il est d'une bonne pâte ! C'est un excellent fruit, la pêche !

NICOLAS, en prenant une dans sa poche et la lui offrant.

En voulez-vous une autre ?

FRANÇOISE.

Volontiers. (Léon saisit vivement la pêche que Nicolas présente à Françoise ; tous deux se lèvent effrayés et restent un moment ébahis.)

LÉON, les regardant alternativement.

C'est un excellent fruit, la pêche ! Il paraît que le mulot ne les croquait pas toutes !

FRANÇOISE, à part.

Il nous écoutait ! Est-ce assez canaille ! (Elle sort av c assurance par la gauche, tandis que Nicolas recule en se grattant l'oreille, se tenr c

contre la porte, renverse une chaise et finit par prendre sa course dans le jardin.)

LÉON, mordant avec rage dans sa pêche.

Et moi qui en achetais, à raison de vingt sous pièce, pour la tante Gorju, tandis que maître Nicolas... le drôle!... voilà trois jours que je le guettais! Et cette Françoise!... quelle peste! Ah! si je ne me retenais!... Mais, sapristi! après tout, pourquoi me retiendrais-je? (Avec résolution.) Je vais les flanquer à la porte! (Il remonte vivement.)

SCÈNE III.

LÉON, CLÉMENCE.

CLÉMENCE, entrant par la droite.

Léon!

LÉON, s'arrêtant, à part.

Ah! diable! ma femme!

CLÉMENCE.

Où vas-tu donc si vite?

LÉON, à part.

C'est elle qui va être un peu étonnée! (Haut.) Je vais faire un coup d'État, une révolution. Je vais donner son compte à mademoiselle Françoise et frotter les épaules à M. Nicolas.

CLÉMENCE.

Ah! mon Dieu!

LÉON.

Une impertinente qui se moque de moi! Un ivrogne, un voleur, qui boit mon bordeaux et mange mes pêches!

CLÉMENCE.

Tu t'en aperçois maintenant? c'est un peu tard.

LÉON.

Tard ou non, on va voir de quel bois je me chauffe à l'occasion.

CLÉMENCE.

Tu n'y penses pas... Un pareil acte d'autorité!

LÉON.

Allons, bon! c'est toi qui vas me retenir, maintenant.

CLÉMENCE.

Tu as la fièvre, tu perds la tête! Et ta tante, et M. Mathieu, qu'est-ce qu'il diront?

LÉON.

Je m'en moque!

CLÉMENCE.

Songe donc aux égards, aux ménagements que tu leur dois.

LÉON.

Je souffrirai qu'on rie à mes dépens, qu'on me vole?

CLÉMENCE.

C'est fort désagréable, sans doute; mais quand on a comme toi sa position à faire, il faut passer sur bien des choses.

LÉON.

Oui, oui, c'est très-beau en principe; mais...

CLÉMENCE.

Dame! mon ami, ce principe, c'est le tien.

LÉON.

Je ne dis pas; mais...

CLÉMENCE.

Oh! j'ai beaucoup réfléchi à ta conduite, et, comme ton ami Claude, je l'admire. Il faut avoir une grande patience, un grand empire sur soi-même, pour passer à autrui tous les travers, tous les défauts qui pourraient nous blesser. Aussi, désormais, je suis bien décidée à suivre en tout ton exemple. Tu m'approuves, n'est-ce pas?

LÉON.

Sans doute... Cependant, il y a des circonstances... enfin, chère amie, la tante Gorgu, par exemple?

CLÉMENCE.

Eh bien?

LÉON.

Eh bien, sacrebleu! je commence à la porter sur les épaules.

CLÉMENCE.

Que veux-tu? c'est notre tante.

LÉON.

Elle s'installe chez nous, elle y met tout à l'envers, nous force de venir à la campagne, de doubler nos dépenses, de nous gêner pour satisfaire à tous ses caprices, et en fin de compte, quand il s'agit de dénouer les cordons de la bourse, c'est moi qui gobe la pilule!

CLÉMENCE.

Oui, mais l'héritage... mais la dot de ta sœur?

LÉON.

Alors c'est bien, c'est convenu, avalons la tante jusqu'au bout, avec M. Nicolas, comme intermède; mais mademoiselle Françoise, c'est autre chose, et je vais...

CLÉMENCE.

Ah! prends garde! prends garde à M. Mathieu!

LÉON.

Avec ça que j'ai à m'en louer de ton M. Mathieu. Un butor, grossier comme pain d'orge, qui met les pieds sur mes fauteuils, mange mes dîners, me ruine en cigares, et s'endort partout... excepté au jeu quand il triche.

CLÉMENCE, *jouant l'effroi.*

Mon ami, tais-toi, je t'en conjure!

LÉON.

Qu'est-ce que j'ai gagné à louer une maison dans cet abominable Puteaux, afin d'être plus à portée de lui parler de mes affaires? Rien, absolument rien, si ce n'est qu'il nous assomme de ses visites, lui et son imbécile de neveu.

CLÉMENCE.

Léon! je t'en prie!

LÉON.

Quant au travail que j'avais fait pour son usine, il n'en est plus question; et la place qu'il m'avait promise, bonsoir, renvoyée aux kalendes grecques.

CLÉMENCE.

C'est peut-être ta faute?

LÉON.

Comment, ma faute!

CLÉMENCE.

Tu n'as peut-être pas eu pour lui assez de complaisance... assez de ménagements.

LÉON.

Ah! c'est trop fort!

CLÉMENCE.

J'ai remarqué aussi que tu recevais quelquefois M. Hector avec froideur.

LÉON.

Il m'ennuie, il me porte sur les nerfs!

CLÉMENCE.

C'est possible; mais le neveu d'un homme aussi riche est un personnage dont on ne saurait trop se faire l'ami. M. Hector a beaucoup d'influence sur son oncle, et un mot de lui suffirait peut-être pour te faire obtenir...

LÉON.

L'emploi que je sollicite? Tu crois? Je lui en parlerai dès aujourd'hui.

CLÉMENCE.

Non, laisse-moi faire, je m'en charge.

LÉON.

Toi?

CLÉMENCE.

M. Hector est très-aimable, très-galant pour moi, et si je voulais...

LÉON, *vexé*.

Ah! c'est différent...

CLÉMENCE.

Qu'est-ce qui te prend?

LÉON.

Il me prend!... Est-ce que ce paltoquet te ferait la cour, par hasard?

CLÉMENCE.

Eh bien, quand il me la ferait un peu.

LÉON.

Comment, un peu?

CLÉMENCE.

Tous les jeunes gens font un peu la cour aux femmes qu'ils rencontrent. Je ne puis pas me fâcher, briser les vitres, il faut que j'y mette des ménagements... à cause de toi.

LÉON.

A cause de moi, c'est possible; mais...

CLÉMENCE.

Du reste, sois tranquille, je te ménagerai aussi.

LÉON.

Eh! au diable les ménagements!... Je n'entends pas que ce monsieur...

CLÉMENCE.

Voyons, tu as confiance en moi, je suppose?

LÉON.

Sans doute, sans doute!... Mais enfin, chère amie, il ne me convient pas... je ne puis pas permettre... je te défends même..

CLÉMENCE.

C'est bien!... Si tu n'as pas ta place, ce sera ta faute.

LÉON.

Mais, saperlotte! j'aime mieux ne pas avoir ma place que d'être...

CLÉMENCE.

Tu n'as pas de persévérance. Tu te fais un système... et au premier petit obstacle, tu recules.

LÉON.

Tu appelles ça un petit obstacle?

CLÉMENCE.

N'en parlons plus. J'entends ta sœur.

LÉON, à part.

Eh bien, il n'a qu'à se tenir sur ses gardes, le jeune Hector. Je ne dirai rien... mais à la première occasion... suffit!

CLÉMENCE, à part.

Ah! monsieur mon mari, vous prenez des mitaines avec tout le monde... je vous forcerai à montrer vos griffes.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, PAULINE, puis CLAUDE.

PAULINE, accourant du fond.

Clémence! Clémence! (Apercevant Léon.) Ah! tu es là, frère, je te croyais sorti. Je viens d'apercevoir M. Claude au bout de l'avenue.

LÉON.

Ah bah !... Il se décide à venir?

CLÉMENCE.

Je crois qu'il nous en voulait un peu de n'être pas allés au salon voir son tableau.

PAULINE.

Le fait est que, pour des amis, c'est bien mal.

CLÉMENCE.

Et puis ce dîner auquel tu l'avais invité...

PAULINE.

Le pauvre garçon ! tu l'as presque mis à la porte, ce jour-là.

LÉON.

Il est trop susceptible aussi, un rien le fâche.

CLÉMENCE.

Oh ! c'est d'un ridicule!... Mais, enfin, je lui ai écrit un petit mot, et je crois que sa rancune est tombée.

CLAUDE, paraissant au fond.

La villa Poulet, je vous prie?

LÉON.

Entre et ne te moque pas de notre habitation.

CLAUDE, entrant.

Je m'en garderais bien. Une maison lilas avec des volets verts et du sable rose dans les allées.

CLÉMENCE.

C'est la tante Gorju qui l'a choisie.

CLAUDE.

Et c'est toi qui la payes?

LÉON.

Naturellement.

CLAUDE, à Clémence.

Ah çà ! j'ai des remerciements à vous faire. Je m'étais promis de ne jamais remettre les pieds chez ce monsieur.

LÉON.

Ah !

CLAUDE, regardant Pauline.

Mais je ne sais trop pourquoi, je commençais à chercher des prétextes pour me manquer de parole.

LÉON.

Imbécile, va !

CLAUDE.

Quand votre lettre est venue me tirer d'embarras. Aussi je n'ai pas fait attendre la réponse.

LÉON.

Et tu viens à deux genoux...

CLAUDE.

Implorer le pardon de ces dames.

CLÉMENCE.

On vous l'accorde.

PAULINE.

Mais, comme pénitence, nous vous garderons jusqu'à ce soir. (Claude leur prend les mains à toutes deux et les porte en même temps à ses lèvres.)

LÉON, le faisant tourner de son côté.

Et moi ?

CLAUDE, gaiement.

Toi ? je te méprise ; mais j'ai besoin de ta protection, et je te ménage. (Il le prend sous le bras.)

LÉON.

Tu ne risques rien, je vais te faire aller. (Coup de sonnette à gauche.)

PAULINE.

Ah ! mon Dieu, voilà ma tante qui sonne !

LÉON.

Va vite voir ce qu'elle veut, Pauline.

CLÉMENCE.

Moi, je vais veiller à son déjeuner. (Appelant.) Françoise ! Allons donc, Françoise ! (Pauline entre à gauche, Françoise vient du dehors et prépare la table, aidée par Clémence.)

CLAUDE, à Léon, sur l'avant-scène.

Mon cher, je vais te dire deux choses qui te surprendront peut-être beaucoup.

LÉON.

Voyons la première.

CLAUDE.

J'ai vendu mon tableau dix mille francs, et j'en ai un second de commandé au même prix.

LÉON.

Dix mille francs ! Fichtre ! quel succès ! A quels protecteurs en es-tu redevable ?

CLAUDE.

Aux meilleurs de tous, à mes dix doigts.

LÉON.

Mille francs par doigt ! c'est superbe ! Et tu ne nous en disais rien !

CLAUDE.

Cela rentre dans la seconde surprise que je te prépare. Maintenant que je suis à peu près sûr de ne pas mourir de faim, je voudrais mettre mes billets de banque au fond d'une corbeille de mariage.

LÉON.

Monsieur a des projets d'établissement ?

CLAUDE.

Tu as des yeux, n'est-ce pas, et ta femme aussi ? Voilà huit mois que j'aime ta sœur.

LÉON.

C'est ça qui t'a ramené, brigand.

CLAUDE.

Veux-tu me la donner, oui ou non?

LÉON, jouant le protecteur.

Certainement, cher monsieur, je serais enchanté de vous être agréable... Mais, vous comprenez?... une affaire de cette importance... Enfin je réfléchirai... revenez me voir dans quelque temps... Du reste, comptez sur moi... je vous suis entièrement dévoué.

CLAUDE.

Tu plaisantes?

LÉON.

Du tout, je te protége! Ah! tu voudrais arriver du premier coup, toi? Tu ne connais pas d'obstacle. Gusman va!... Mais moi qui te parles, voilà un an que je demande aussi une pauvre petite place en mariage, et qu'on me tient le bec dans l'eau avec de belles phrases.

CLAUDE.

Parce que tu ne vas pas droit au but, franchement, hardiment, confiant dans ton mérite et dans la bonté de ta cause.

LÉON.

C'est ça, dis-moi tout de suite que ma sœur t'adore, qu'elle est folle de ta personne.

CLAUDE.

Non... ce serait bête! Mais, sans lui avoir parlé de mes sentiments, je crois m'être aperçu que Pauline...

PAULINE, rentrant.

Ah! vous parlez de moi? Qu'est-ce que vous dites?

CLAUDE.

Demandez à votre frère...

LÉON.

Permets... permets...

CLAUDE.

Moi, j'ai un mot à dire à ta femme.

LÉON.

Ta complice...

CLÉMENCE, se retournant.

Qu'est-ce que c'est?

LÉON.

Vous vous entendiez, j'en suis sûr.

CLAUDE.

Malin! (Il remonte vers Clémence.)

PAULINE.

Je ne comprends rien à tout ça.

LÉON.

Approchez, mademoiselle. Jurez de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

PAULINE.

Tiens ! tu serais drôle dans les juges !

LÉON.

Ne riez pas, je parle sérieusement. Que pensez-vous de M. Claude ?

PAULINE.

Moi ? Je l'aime bien.

LÉON.

Ah ! (Se tournant vers Claude.) Il paraît qu'on t'aime bien.

CLAUDE, se rapprochant.

Vraiment ?

PAULINE.

Est-ce que vous en doutiez ?

CLAUDE.

Oh ! non, non !

CLÉMENCE.

Alors la cause est entendue. A quand la noce ?

LÉON.

Sournoise ! c'est toi qui as arrangé tout cela avec M. Claude.

PAULINE.

Moi, d'abord, je n'y suis pour rien.

LÉON.

C'est bon ! c'est bon ! (Les prenant sous le bras.) seulement, mes enfants, comme frère de famille, je dois penser au solide. Nous avons une tante... une tante qui dote... je lui parlerai.

CLAUDE.

Tu me fais peur.

LÉON.

Je l'attends ! Laissez-moi préparer la chose tout doucement.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LA TANTE GORJU.

LA TANTE GORJU, entrant.

Pauline ! Nicolas ! Françoise !... Tout le monde sur le pont!

LÉON, à part.

Voilà les bordées qui commencent. (Françoise s'empresse d'approcher la table.)

LA TANTE GORJU.

Vite ! mon déjeuner ! L'air de la campagne me donne un appétit... (Pauline lui donne une chaise.)

CLÉMENCE.

Vous avez ce matin une mine charmante.

LÉON.

Vrai, vous rajeunissez.

LA TANTE GORJU.

Malhonnête ! Comme si j'en avais besoin.

CLÉMENCE.

Ne faites pas attention, ma tante, Léon est un peu agité, préoccupé.

LA TANTE GORJU, déjeunant.

A propos, pourquoi ne vous ai-je pas encore vu, monsieur mon neveu ?

LÉON.

J'ai eu affaire... je suis sorti...

LA TANTE GORJU.

Sans me dire bonjour, sans t'informer de ma santé ! Aurait-on supprimé les saluts d'usage envers les grands parents ?

CLAUDE, bas à Pauline.

Combien de coups de canon exige-t-elle ?

CLÉMENCE.

Mon mari est évidemment très-coupable, chère tante; mais c'est un petit oubli qui ne se renouvellera pas ; n'est-ce pas, Léon ?

LÉON.

Certainement !... comment donc !... Cette bonne tante ! (A part.) Qu'est-ce qui prend à ma femme ?

LA TANTE GORJU.

Je tiens aux égards, des égards avant tout ! Sinon, je vous en préviens, je place tout en viager.

CLAUDE, bas.

Si elle pouvait se placer aussi. (Nicolas apporte le thé et le place sur la table.)

LA TANTE GORJU.

Qu'est-ce que m'a dit Nicolas ? Que vous l'accusiez de voler vos pêches ?

LÉON.

Certainement !... Je l'ai surpris se régalant des plus belles.

NICOLAS.

Une malheureuse pêche tombée et véreuse.

FRANÇOISE.

C'est comme pour moi ; monsieur a bien l'air de supposer... D'abord, monsieur suppose toujours le mal, et ça ne me convient pas.

LÉON.

Et il ne me convient pas non plus...

CLÉMENCE, le retenant.

Mon ami, je t'en prie...

LA TANTE GORJU.

Un garçon élevé sous mes yeux... mon filleul ! voler des pêches !... Pourquoi ne dis-tu pas aussi que j'en ai volé, moi ?

LÉON.

Mais, ma tante...

CLÉMENCE.

Mais, mon ami, notre tante a raison. Tu te seras trompé, tu auras cru voir...

LÉON, regardant Françoise.

Et entendre aussi, n'est-ce pas ?

NICOLAS.

Du reste, je n'en voulons pas à monsieur.

FRANÇOISE.

Ni moi. Les maîtres sont si soupçonneux!

LA TANTE GORJU.

Et les parents donc ?... Ah ! je les connais, les parents !

LÉON.

Oui, ma tante ! Je suis dans mon tort.

LA TANTE GORJU.

C'est bon ! Ne parlons plus de cette bagatelle.

CLAUDE, à l'oreille de Léon.

Ce pauvre Nicolas ! A ta place, je lui ferais des excuses.

NICOLAS, à part, à Françoise.

Le bourgeois a sur les ongles.

FRANÇOISE, de même.

C'est bien fait ! Ça lui apprendra. (Ils sortent.)

LA TANTE GORJU.

Léon !

LÉON.

Ma bonne tante ?

LA TANTE GORJU.

Qu'est-ce que je viens d'apercevoir, là-bas, à tribord ?

LÉON.

Ah ! c'est Claude... l'ami Claude Gérard.

LA TANTE GORJU, se levant.

Comment ! M. Gérard, le peintre ?... Et tu ne m'avertissais pas ? Mais je suis charmée de le voir ! (Allant à lui et saluant.) Monsieur !

CLAUDE, surpris,

Madame ! (A part.) Qu'a-t-elle donc à être si polie?

LA TANTE GORJU.

Il paraît que vous avez eu un succès magnifique... Je viens de lire de vous un éloge superbe dans le journal de mon neveu.

CLAUDE.

Tiens, tu es donc abonné ?

LÉON.

Oui, pour ma tante.

LA TANTE GORJU.

Puisque vous êtes l'ami de Léon, il faudra, un de ces jours, en vous amusant, que vous fassiez mon portrait.

CLAUDE, à part.

Ah! bon !

LA TANTE GORJU.

Ce cher enfant!... c'est un cadeau que j'ai toujours eu envie de lui faire.

CLAUDE, à part.

Gratis !

CLÉMENCE.

Monsieur Claude sera trop heureux de vous être agréable, ma tante. (Claude salue.)

LA TANTE GORJU.

Je voudrais me faire peindre en petit matelot. C'est le costume que je portais dans mes voyages à Terre-Neuve, avec mon pauvre Gorju ! Ah ! monsieur, quel homme que Gorju ! Je le pleure encore !

LÉON, bas, à Claude.

Excellente occasion pour te mettre bien avec la tante.

CLAUDE, d'un air désespéré.

En petit matelot !

LA TANTE GORJU.

Vous m'exposerez l'an prochain, n'est-ce pas ?

CLAUDE, à part.

Sapristi !

LA TANTE GORJU.

Avec mon nom dans le livret. Madame veuve Gorju de Fécamp.

CLÉMENCE.

En petit matelot.

PAULINE.

Par monsieur Claude Gérard, peintre d'histoire...

CLAUDE.

Naturelle.

LA TANTE GORJU.

Quel effet ça ferait dans le département ! (Elle retourne à la table et achève de prendre son thé.)

LÉON, bas à Claude.

Mon ami, voilà ton mariage assuré.

CLAUDE, à Pauline.

A ce prix-là ! Faut-il qu'on vous aime !

LÉON.

Et pour battre le fer pendant qu'il est chaud, laissez-moi seul avec elle.

CLAUDE, bas à Pauline.

Laissons le seul avec elle.

PAULINE, bas à Clémence.

Laissons-le seul avec elle.

CLÉMENCE, souriant.

C'est-ça, laissons-le seul avec elle.

CLAUDE, leur prenant le bras.
Nous n'irons plus aux bois,
Les lauriers sont coupés !
(Ils sortent tous les trois en courant et en chantant.)

SCÈNE VI.

LÉON, LA TANTE GORJU, puis FRANÇOISE.

LÉON, à part, d'un ton résolu.
Ah!... Il sagirait d'enlever cette affaire à la baïonnette... (Après un temps.) Quel biais pourrais-je bien prendre? Un simple artiste!... Il n'est pas sûr que ça plaise à ma tante... Elle qui rêve toujours des nababs.

FRANÇOISE, en dehors.
Oui, monsieur, tout le monde est à la maison.

LÉON, remontant.
Allons! qui est-ce qui vient nous déranger? (Redescendant avec humeur.) Encore M. Mathieu!

LA TANTE GORJU, se levant vivement.
M. Mathieu!

LÉON.
Il ne bouge plus d'ici!

LA TANTE GORJU.
Ça t'étonne?... Tu n'as donc pas d'yeux... Tu ne vois donc pas ce qui se passe ?

LÉON.
Je vois le temps qui passe et ma place qui n'arrive pas.

LA TANTE GORJU.
Je te dis, moi, qu'il se mitonne quelque chose.

FRANÇOISE, annonçant.
Monsieur Mathieu !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MATHIEU.

MATHIEU, au fond, à un domestique qui porte un panier de vin.
Doucement... doucement, ne remuons pas les bouteilles.

LÉON.
Hein ! que signifie ?...

MATHIEU, entrant.
C'est du bordeaux de mes caves, que j'ai fait apporter, avec quelques bouteilles de champagne. Le vôtre est travaillé. — Madame Gorju, votre serviteur.

LÉON, à part.
Est-ce qu'il va se mettre en pension chez nous?

MATHIEU.

Françoise, viens ici, ma grosse.

FRANÇOISE.

Comme vous voilà chargé, monsieur Mathieu.

MATHIEU.

Tiens, prends ce melon. Je m'invite à dîner. Des asperges, pousse d'automne, provenance Montpellier, douze francs la botte... Vous permettez, Poulet... à la campagne... et dans la circonstance...

LA TANTE GORJU, à Léon.

La circonstance... tu entends ?

MATHIEU.

Un homard du Calvados et une poularde du Mans aux truffes d'Agen! Quand je mange quelque part, j'aime que le repas soit bon.

LÉON, à part.

Merci!...

FRANÇOISE, sortant.

Enfin voilà donc un diner qui aura de la mine.

LÉON, à part.

C'est flatteur pour les miens.

LA TANTE GORJU, bas.

Il a certainement des vues.

MATHIEU.

Mais, me direz-vous, la raison de tous ces extra? Le motif de ce Balthazar improvisé!

LÉON.

En effet, nous avons peine à comprendre...

LA TANTE GORJT.

C'est une énigme... un logogriphe.

MATHIEU.

Mes amis, en me faisant la barbe ce matin, je me suis trouvé très-bien conservé... le teint frais, l'œil vif... hum! hum!... et le coffre solide. « Mathieu, me suis-je dit, pourquoi rester garçon, imbécile? — Au fait, me suis-je répondu, ça n'a pas le sens commun. »

LÉON, à part.

Ah! mon Dieu! est-ce qu'il voudrait épouser ma tante?

MATHIEU.

Justement, ai-je continué à monologuer, tu as sous la main ce qu'il te faut : va trouver les Poulet, conte-leur la chose carrément, et, si ça les arrange, nous signerons le contrat entre la poire et le fromage. Ça y est-il?... Parlez donc, la tante?

LA TANTE GORJU.

Une pareille proposition, de votre part, est trop flatteuse... trop honorable...

LÉON, à part.

La vieille folle!

MATHIEU.

Et vous, Poulet, votre avis?

LÉON.

Oh! moi... du moment que ça convient à ma tante...

MATHIEU.

Alors, c'est entendu. Il ne reste plus maintenant qu'à prévenir votre sœur.

LÉON, à part.

Ma sœur!

MATHIEU.

Et, dans huit jours, madame Mathieu étalera ses toilettes au bois de Boulogne, dans les équipages de son mari.

LA TANTE GORJU.

C'est magnifique!... c'est un parti superbe!

LÉON, à part.

Il ne manquait plus que ça!... Allez donc parler de Claude maintenant.

MATHIEU.

Quant à vous, beau-frère, votre position chez moi est faite; ce sera mon cadeau de noce : douze mille francs d'appointement, un intérêt dans les bénéfices et la haute-main dans la fabrique.

LA TANTE GORJU.

Ah! mais c'est admirable! (A part.) La petite lui a tourné la tête.

MATHIEU.

Et notez que je reconnais à la jeune personne cent mille écus!

LA TANTE GORJU.

Cent mille écus!... Tu comprends, mon neveu, que l'avenir de ta sœur est assuré: je n'ai plus qu'à penser au tien. Je quitte Fécamp, je m'installe chez toi.

MATHIEU.

Je dîne chez vous tous les dimanches, avec mon épouse et mon neveu.

LA TANTE GORJU.

Je remets de l'ordre dans ta maison qui est au pillage... J'élève tes enfants à ma fantaisie, quand tu en auras... et tu en auras, où je me remarie!

MATHIEU.

Voyons, Poulet, êtes-vous content?

LÉON.

Enchanté!... ravi!... (A part.) C'est à se casser la tête contre les murs!

MATHIEU, à la tante Gorju.

Maintenant, s'il ne fait pas son affaire...

LA TANTE GORJU.

C'est que c'est un crétin!

LÉON, à part, et désolé.

Tire-toi de là, mon bon!

MATHIEU.

Ah çà! je vous laisse... J'avais d'abord pensé faire moi-même ma déclaration à la fillette; mais je pourrais m'embrouiller... j'aime mieux que vous lui annonciez la nouvelle.

LA TANTE GORJU.

Je m'en charge.

MATHIEU.

Alors, Poulet, venez avec moi... Nous allons jeter ensemble un coup d'œil à la fabrique; et, dans un quart d'heure, belle dame, je suis des vôtres. Il faut se donner du bon temps. J'en ai bien le droit... quand on a fait son affaire!

LA TANTE GORJU.

Et puis, on ne se marie pas tous les jours!

MATHIEU, remontant.

Comme vous dites, la tante! Vous êtes une bonne gaillarde, vous!

LA TANTE GORJU, l'accompagnant.

Les belles parties de whist que nous allons faire!

MATHIEU.

Nous gagnerons l'ami Poulet... Venez-vous? (Il sort.)

LÉON, allant reprendre son chapeau.

On n'a pas idée d'une chance pareille! Sans ce maudit Claude, ce serait un coup de fortune!

LA TANTE GORJU, appelant à la cantonade.

Pauline!... Pauline!...

SCÈNE VIII.

CLAUDE, LA TANTE GORJU, LÉON.

CLAUDE, entrant par le côté.

Elle cueille des fraises au bout du jardin. (Bas, allant à Léon, qu'il arrête au moment de sortir.) Eh bien, est-ce fait?... As-tu parlé?

LÉON, embarrassé.

Non, mon ami, non; impossible! Une circonstance imprévue...

CLAUDE.

Encore des retards!

LÉON.

Je te conterai ça; M. Mathieu m'attend. (Il remonte.)

CLAUDE, le suivant.

Eh! je me moque bien de ton M. Mathieu! Léon, écoute-moi!... (Léon sort.) Est-ce qu'il est fou?

LA TANTE GORJU.

Ce brave ami... il ne sait plus où il en est!

CLAUDE.

Qu'a-t-il donc?

LA TANTE GORJU.

Il marie sa sœur à M. Mathieu. (Elle sort par le côté.)

CLAUDE, seul.

Ah! ce n'est pas possible!... J'ai mal entendu!

SCÈNE IX.

CLAUDE, LÉON.

LÉON, reparaissant au fond, et à la cantonade.

Allez... allez toujours... je vous rejoins. (Entrant, et à lui-même.) Il faut absolument que je parle à Claude.

CLAUDE.

Qu'est-ce que ta tante vient de me dire? Pauline épouse M. Mathieu?

LÉON.

Mon ami, je vais t'expliquer...

CLAUDE.

Pas d'explication! L'épouse-t-elle, oui ou non?

LÉON.

Dame! oui... jusqu'à présent.

CLAUDE.

Et tu y as consenti?

LÉON.

Non! oh! pour ça, non!

CLAUDE.

Alors, c'est ta tante qui veut ce mariage? Mais toi, tu t'es prononcé, n'est-ce pas? Tu as refusé franchement?

LÉON.

Mon ami, j'en avais l'intention la plus formelle... je l'ai encore; seulement, je cherche un joint pour arranger les choses et ne blesser personne. Car, c'est une fatalité! Au moment où j'allais faire ta demande, cet affreux Mathieu est venu se mettre en travers avec la sienne. Que pouvais-je faire?

CLAUDE.

Dire la vérité.

LÉON.

C'est ça; rompre brusquement en visière avec ma tante et avec un homme qui m'offre une position magnifique et cent mille écus pour Pauline!

CLAUDE, avec amertume.

Ah! voilà donc le fin mot! C'est un marché qu'on te propose, et ta sœur en est le prix! C'est elle qui doit acheter et payer ta position! C'est bien! je n'ai plus rien à dire... Adieu!

LÉON, le retenant.

Claude, voyons, écoute-moi... Que j'aie au moins le temps de me reconnaître! Ce qu'on ne jette pas au nez des gens, on peut, avec quelques ménagements...

CLAUDE.

Ah! tu me fais bondir.

LÉON.

Je voudrais bien t'y voir, toi qui parles.

CLAUDE.

Moi! je suis un sauvage, un brutal qui ne ménage personne et dis les choses comme elles sont. Mais toi! à force de prendre des mitaines, sais-tu où tu en viens? A n'avoir plus ni caractère ni opinion; à te faire le plat valet du premier sot qui peut t'être utile; à saluer gracieusement en plein jour, en plein boulevard des coquins et des drôles de la pire espèce. Un pas de plus, et tu trahiras tes amis, tu sacrifieras ta sœur!

LÉON, se fâchant.

Ah! mais, monsieur Claude!

CLAUDE.

Eh bien, quoi? Parle, voyons Qu'est-ce que tu as à dire? Tu ne trouves rien, n'est-ce pas? Tu sais bien que j'ai raison. Eh! morbleu! écoute-moi donc alors! Et si tu veux que nous restions amis, si tu tiens à mon estime, contente-toi de saluer le mérite, l'honneur, la probité, le talent partout où ils se rencontrent! Mais, pour tout le reste, fais comme moi, et ne ménage que ton chapeau!

SCÈNE X.

LES MÊMES, PAULINE.

PAULINE, entrant tout en larmes.

Je n'y consentirai jamais!

CLAUDE.

Pauline!

PAULINE.

Comment toi, Léon, mon frère, tu ne m'as pas défendue! Tu n'as pas dit à ce monsieur que tu avais donné ta parole, et que, moi, j'avais donné mon cœur!

LÉON.

Ah! bon! des reproches! des larmes!... J'en perdrai la tête!

PAULINE.

Eh bien, sois tranquille, je ne la perdrai pas... Et je te jure que ce mariage n'aura pas lieu. J'entrerai plutôt dans un couvent!

LÉON.

Voyons, voyons, petite sœur, écoute un peu... soyons [illegible]mes!

PAULINE.

Non, je ne veux rien entendre que tu n'aies dit à M. Mathieu qu'il est vieux, qu'il est laid, qu'il est bête, et que je ne veux ni de lui, ni de son argent!

LÉON.

Oh! très-bien! très-adroit!

CLAUDE.

Toi qui cherchais un joint!

PAULINE.

Et, jusque-là, je m'enferme dans ma chambre! et la force seule pourra m'en faire sortir... Oh! j'ai du caractère, moi! (Elle entre à gauche.)

LÉON, arpentant la scène.

Eh bien! saperlotte! j'en aurai moi aussi, du caractère!

CLAUDE.

Je t'en défie! On t'enlèvera ta sœur... et on te soufflera ta femme!

LÉON.

Ma femme! Qu'est-ce à dire?

CLAUDE.

Sais-tu seulement qu'on lui fait la cour?

LÉON.

Oui, je le sais!

CLAUDE.

Et tu le permets?

LÉON.

Non!

CLAUDE.

Alors, commence donc par défendre à M. Hector de se promener seul avec elle dans les petites allées de ton jardin.

LÉON.

Ah! par exemple! je voudrais bien voir!

CLAUDE.

Eh bien, regarde!

LÉON.

C'est, par Dieu, vrai!

CLAUDE.

Bonsoir! (Il sort par le fond.)

LÉON, seul.

Ils viennent par ici... (Reculant jusqu'à la porte de côté, derrière laquelle il disparaît.) Qu'est-ce qu'ils peuvent avoir à se dire?

SCÈNE XI.

HECTOR, CLÉMENCE.

HECTOR.

Pourquoi quitter le jardin?

CLÉMENCE, regardant autour d'elle.

Il y fait si chaud ! (A part, en voyant la porte remuer.) Léon est là ! Il écoute !

HECTOR.

On dirait que vous cherchez à me fuir !

CLÉMENCE.

Je le devrais, sans doute, après la lettre que vous m'avez écrite tantôt.

HECTOR.

Vous vous en êtes peut-être beaucoup moquée ?

CLÉMENCE.

Oh ! vous ne le pensez pas. Il y a toujours, dans les sentiments que l'on inspire quelque chose qui nous flatte et nous dispose à l'indulgence.

HECTOR.

Mais il est si difficile d'écrire pour la première fois à une femme qu'on l'aime, qu'on l'adore !

CLÉMENCE.

Taisez-vous, de grâce ! Si l'on vous entendait. Si mon mari...

HECTOR, ricanant.

Ah ! ah ! votre mari a bien autre chose à faire que d'épier sa femme.

CLÉMENCE.

Le fait est qu'il s'en occupe bien peu, de sa pauvre femme !

HECTOR.

Ne me parlez pas des maris ! (Il veut lui prendre la main.)

CLÉMENCE.

Voyons, monsieur Hector, soyez raisonnable. Je ne me fâche pas, je ne vous renvoie pas; mais contentez-vous de cette faveur déjà trop grande peut-être, et ne m'en demandez pas davantage... aujourd'hui.

HECTOR.

Ah ! vous êtes charmante ! Aujourd'hui, soit... mais demain ?...

CLÉMENCE, jouant l'effroi.

Ah ! mon Dieu ! j'entends marcher ! (Elle va ouvrir la porte et redescend vivement comme effrayée.) C'est mon mari ! (A part.) Il était capable d'attendre à demain !...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LÉON, puis NICOLAS.

HECTOR, allant à Léon, d'un air souriant.

Ah ! très-cher !... Enchanté de vous voir. Je demandais de vos nouvelles à madame !

LÉON, avec une colère contenue.

Vous êtes bien bon !

HECTOR, à part.

Quel air féroce! Il faut qu'il nous ait entendus.

LÉON, bas, à Clémence.

J'étais là!

CLÉMENCE.

Es-tu content? L'ai-je assez ménagé?

LÉON, bas.

Nous en causerons, madame!

HECTOR.

Mais, qu'avez-vous donc, cher; vous semblez agité, soucieux?

LÉON.

Oui... oui... c'est le temps qui est à l'orage! J'ai les nerfs agacés... Je casserais volontiers quelque chose sur le dos de quelqu'un.

HECTOR.

C'est de la fièvre... il faut sortir!...

CLÉMENCE.

Prendre l'air.

HECTOR.

Aller vous promener.

LÉON.

J'y pensais! Prêtez-moi votre canne. (Il lui prend sa canne. Hector le regarde d'un air étonné.)

CLÉMENCE, vivement.

Mais, mon ami, tu n'as pas besoin de canne... tu ne t'en sers jamais.

LÉON, jouant avec la canne, et entre ses dents.

Il y a commencement à tout!

CLÉMENCE, à part.

Il me fait une frayeur!...

HECTOR, à part, en se reculant.

La situation est tendue.

NICOLAS, entrant, et entre deux vins.

Bourgeois... monsieur... comment donc qu'il s'appelle... le vieux?... Ah!... le père Mathieu m'a dit de vous dire... (Il trébuche, Léon le regarde.) Qu'est-ce qu'il m'a donc dit de vous dire?... Ah!... il dit qu'il vous attend au soleil...

LÉON, le saisissant au collet.

D'où viens-tu, misérable!

NICOLAS.

Bourgeois... je viens de consulter le médecin.

LÉON, agitant sa canne.

Ah! tu viens de... Le gredin est ivre!... Il loge dans ma cave, ton médecin! Il est de Bordeaux, ton médecin, n'est-ce pas? (A part.) Il faut que je passe ma colère sur quelqu'un! (Il le frappe à tour de bras.) Tiens, ivrogne, tiens, gredin!

NICOLAS, criant.

Ah! aïe! au secours! au feu! à la garde!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, FRANÇOISE, LA TANTE GORJU.

FRANÇOISE, accourant.

Ah! grand Dieu!

LA TANTE GORJU, de même.

Qu'y a-t-il?... (S'arrêtant.) Que vois-je!... des violences!

FRANÇOISE.

On bat les domestiques.

LA TANTE GORJU, arrachant Nicolas des mains de Léon.

Nicolas! Pauvre enfant!... es-tu blessé?

LÉON, rendant la canne à Hector.

Voilà comme je suis, moi, quand je m'y mets.

HECTOR, à part.

Diantre!... (Haut.) Vous l'avez cassée.

LÉON.

Apportez m'en une autre demain, si vous passez par ici.

HECTOR.

Je n'y manquerai pas. (Saluant.) Belle dame.

LÉON.

Bonjour.

HECTOR, à part.

Je reviendrai quand l'accès sera passé! (Il sort.)

LA TANTE GORJU.

C'est une infamie!... une atrocité!... battre mon filleul, sous mes yeux!... un être inoffensif.. un mouton!...

LÉON.

Un voleur!... un ivrogne! que j'aurais dû corriger déjà vingt fois pour une.

LA TANTE GORJU.

Mon neveu, vous êtes un malôtru! (Se retournant vers Clémence.) Et vous, péronnelle, il vous sied bien de rire, vraiment!.. Ah! je vous en donnerai sujet de rire? Françoise, préparez mes effets...

FRANÇOISE.

Oui, Madame.

LA TANTE GORJU.

Nicolas, va prendre les malles, mon bijou.

NICOLAS.

Oui, marraine! (Françoise et lui sortent en courant, par la gauche.)

LA TANTE GORJU.

J'appareille à l'instant même... et dans cinq minutes je pousse au large!

LÉON.

Poussez au diable si ça vous plaît! vous, votre Nicolas, votre héritage, et toute la boutique!

LA TANTE GORJU.

Ah ! vous l'entendez, ma nièce !... Il m'envoie au diable !... il m'insulte !... moi, la tante Gorju !... Ah !... c'est affreux !... c'est abominable ! Je suffoque !... Je vais avoir une crise. (Elle tombe sur un fauteuil; Clémence s'empresse auprès d'elle.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, MATHIEU.

MATHIEU, entrant.

Eh bien, eh bien !... Qu'est-ce que Françoise vient de me dire ? on se querelle, on se dispute ?

LÉON, à part.

A l'autre ! il tombe bien !

LA TANTE GORJU.

Ah ! mon bon monsieur Mathieu ! mon neveu est un scélérat ! Il outrage la nature !

MATHIEU.

J'en apprends de belles sur votre compte, sieur Poulet ! Donnez-moi un cigare.

LÉON.

Il n'y a plus de cigares ! On ne fume pas ici ! Et quant à ce qui s'y passe... ce sont mes affaires et non les vôtres.

MATHIEU.

Ah bah !

LÉON.

Sachez que, désormais, je n'entends plus servir de jouet à personne.

LA TANTE GORJU.

Il est fou !

LÉON.

Je ne veux plus être l'esclave de vos manies.

MATHIEU.

Il est malade !

LÉON.

Et, pour commencer, vous n'aurez pas ma sœur.

MATHIEU.

Vous me la refusez ?

LÉON.

Oui, sieur Mathieu, je vous la refuse ! Et cette place que vous m'aviez promise pour m'allécher, pour vous installer chez moi et fumer mes cigares, vous pouvez l'offrir à d'autres ; je m'en moque pas mal, de votre place !

MATHIEU.

Il a été mordu, c'est positif !

LÉON.

Je monterai une fabrique à côté de la vôtre ! Je vous ferai concurrence. J'ai du talent plus que vous, qui n'avez que de l'argent! Je vous enfoncerai, je vous coulerai ! et je garderai ma sœur, ma femme et mon ami ! et j'aurai le droit de mettre à la porte de chez moi quiconque s'avisera de me prendre pour un imbécile ou de me traiter comme un sot !

MATHIEU.

Ah ! vous le prenez sur ce ton-là ?

LÉON.

Oui, monsieur !

MATHIEU.

Ah ! c'est là votre caractère ?

LÉON.

Oui, monsieur.

MATHIEU.

Eh bien, sacrebleu! vous m'allez! A la bonne heure, au moins, voilà ce qui s'appelle un homme!

LÉON.

Hein ! Plaît-il ? Pour qui donc me preniez-vous ?

MATHIEU.

Mais, dame ! je vous prenais pour un niais; pour un de ces imbéciles qui veulent ménager la chèvre et le chou, et dont tout le monde abuse; et j'abusais... j'abusais de confiance... la tante aussi... Nicolas... Françoise aussi... jusqu'à mon neveu, qui faisait la cour à votre femme!

LÉON.

Il ne s'y frottera plus... je vous en réponds... A la porte!

MATHIEU.

Bravo!

LÉON.

Nicolas... à la porte!

MATHIEU.

Très-bien!

LÉON.

Françoise... à la porte !

MATHIEU.

Superbe !... De mieux en mieux !... Ah! farceur de Poulet ! il cachait son jeu!

LÉON.

Quant à ma tante.

CLÉMENCE.

Mon ami ! je t'en prie !

LÉON.

Si ma tante ne nous demande que de l'aimer en bons parents, et de la recevoir chez nous avec tous les égards dus à son âge, nous voilà à ses ordres: mais s'il faut nous ruiner pour elle et nous plier à tous ses caprices, si elle ne veut

voir en nous que des machines... serviteur! ce n'est plus ici qu'elle les trouvera.

LA TANTE GORJU, pleurant.

Des machines! des machines!

MATHIEU.

C'est un peu comme ça que vous les traitiez, veuve Gorju.

LA TANTE GORJU.

Mais, dame! ils me laissaient faire.

MATHIEU.

Eh! que diable aussi... vous nous laissiez faire!

FRANÇOISE, revenant.

Les malles de madame sont faites.

NICOLAS, de même.

V'là vot' sac de nuit, marraine.

CLÉMENCE, retenant la tante Gorju.)

Ma tante... il serait si facile de s'entendre... et de vivre heureux!

LA TANTE GORJU, suffoquant.

Mais qu'est-ce que je demande? votre bonheur. Qu'est-ce qu'on veut que je fasse? qu'on parle, qu'on me le dise!

CLÉMENCE.

Embrassez-nous! Le reste viendra tout seul.

FRANÇOISE, à part.

Le vent tourne, gare à nous!

NICOLAS.

Pour lors, marraine?...

LA TANTE GORJU.

Toi, si tu t'avises encore de toucher aux pêches de mon neveu et de boire son vin...

NICOLAS.

Moi, marraine!...

LA TANTE GORJU.

Ne raisonne pas, ou je t'embarque.

FRANÇOISE, d'un air gracieux.

Monsieur a-t-il des ordres à me donner?

LÉON.

Je vous donne huit jours pour chercher une place.

MATHIEU.

Et moi, aurai-je aussi mon compte?

LÉON.

Si vous voulez me regarder comme votre ami et non comme votre jouet, touchez là, monsieur Mathieu!

MATHIEU.

Vous êtes un brave garçon, Poulet, et vous m'allez de plus en plus. Je reste votre ami, et vous devenez mon associé.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, CLAUDE, PAULINE.

CLAUDE, au fond.

La victoire est à nous ! Pardon ! nous écoutions aux portes.

LÉON.

Que ça ne vous arrive plus. Apprenez qu'il n'y a plus ici d'autre maître que moi, d'autre volonté que la mienne !

PAULINE.

Alors, c'est convenu, j'épouse Claude ?

LÉON.

Mais, dame, si c'est ton idée !

CLÉMENCE.

Et nous retournons demain à Paris ?

LÉON.

Puisque tu le veux.

FIN.

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT et Cie.